

LA SEMAINE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

Pour le département de la Seine seulement

Six mois 1.75
Un an 3. »

LECTURES POUR LE DIMANCHE

VERMOT, Éditeur

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

DIRECTION,
RÉDACTION, ADMINISTRATION :
20, rue au Dragon, 20
PARIS



Les Assassins du Marquis de Morès ramenés de Tunis à Sousse

LE VOYAGE DE COCO

On a raison de dire que certaines bêtes sont plus heureuses que bien des gens. Tel était par exemple le perroquet de Mme veuve Balanchard, ancienne marchande à la toilette retirée, du quartier du Temple.

Jamais animal ne fut entouré de plus de soins et de gâteries que ce volatile d'agrément, s'il est permis de le désigner de la sorte. C'était à qui des voisins, des voisines et des fournisseurs viendrait faire un bout de causerie avec Coco et lui faire dévider son répertoire.

Dire que l'éducation du personnage fut excellente, opérée dans de telles conditions, serait peut-être un peu hardi et si l'on ne pouvait reprocher à la digne personne qu'était Mme Balanchard d'avoir inspiré à son oiseau familier quelques expressions plus ou moins courtoises, on était bien forcé de convenir parfois de l'incorrection de langage de ses instructeurs supplémentaires.

Avez-vous jamais remarqué comme moi qu'un perroquet retient beaucoup plus facilement une locution grossière qu'une locution bien choisie et qu'il semble avoir une préférence toute spéciale pour la langue verte, au détriment du parler académique ? La chose n'est quelquefois pas sans inconvénient, la suite de cette véridique histoire va nous le prouver.

Un jour que Mme Balanchard ravaudait ses bas, tout en faisant une petite causerie avec Jacquot, la concierge lui apporta une lettre de sa nièce qui contenait une invitation à aller faire un séjour d'une quinzaine au bord de la mer.

Vous ne sortez jamais, ma chère tante, disait en substance la missive. Quitter Paris vous fera du bien, surtout en cette saison. Venez donc nous voir, vous profiterez des beaux jours. Surtout amenez-nous Coco, cela le distraira et nous aussi.



Cette dernière considération fut peut-être celle qui décida la vieille dame. Certes, elle aimait bien sa nièce, mais du moment que cela ferait plaisir à Coco, il n'y avait plus d'hésitation possible.

— Veux-tu aller te promener, Coco, interrogea-t-elle ?

— Oui, oui, oui...

— Chez ta cousine ?

— Elle est gentille, la cousine, susurra l'oiseau, en faisant le gros dos. Coco est gentil aussi. Et il tendit la tête pour que sa maîtresse grattât l'endroit favori.

— Pauvre mignon, dit celle-ci, tu as envie de prendre l'air, aussi, toi. Vite, préparons-nous au départ.

Le lendemain, vers deux heures, un fiacre déposait devant la gare Saint-Lazare Mme Balanchard avec ses nombreux bagages et Coco, dans une superbe cage neuve, recouverte d'une toile.

Après avoir pris son billet pour Dieppe, la brave dame s'installa de son mieux dans un compartiment de troisième classe. On peut être rentière et ne pas dédaigner une petite économie, n'est-ce pas ?

Tous les coins étaient occupés, force fut donc à Mme Balanchard de se caser entre deux personnes, un gros homme en blouse, à mine de marchand de chevaux, et une paysanne normande coiffée d'un petit bonnet en velours noir.

La parcimonie de la compagnie ménageant la place dans ses wagons de dernière classe ne permet pas à chaque voyageur d'emporter avec lui des colis trop encombrants. Aussi l'apparition de la volumineuse cage de Coco provoqua-t-elle un tolle général parmi les occupants de l'étroite prison.

— Quand on veut emporter des objets comme ça avec soi, grogna quelqu'un, on prend des premières.

— Elle ne peut donc pas mettre sa volaille aux bagages, fit observer un commis voyageur qui déjà était installé confortablement dans un coin pour faire un somme et que les murmures venaient de réveiller. Quand on a des animaux aussi encombrants on monte dans le fourgon avec eux.

— Insolent ! glapit Mme Balanchard.

— Dites donc, la petite mère, fit le gros maquignon, croyez-vous que si tout le monde en faisait autant on pourrait tenir à dix, là-dedans ?

— C'est bon, on se serrera un peu, quoi ! dit un voisin de face, à figure joviale, faut bien s'en passer un peu, entre bêtes.

Cette boutade dérida tout le compartiment. Coco avait conquis droit de cité désormais.

Enfin le coup de sifflet du départ retentit. On était en route. Tout alla bien jusqu'à la station des Mureaux.

La toile retirée de sur la cage Coco s'ébrouait au soleil, faisant la gymnastique le long des parois, s'accrochant du bec et des ongles et fouillant sa mangeoire.

Quelques voyageurs familiarisés avaient entrepris de le faire causer et une conversation s'était engagée dans tout le compartiment.

Maintenant qu'il avait commencé à réciter son répertoire, le perroquet n'arrêtait plus, il faisait lui-même demandes et réponses : Coco est gentil ! Coco a bien déjeuné ! Coco a mangé de quoi ? du rôti de ro, etc., etc., une verve intarissable.

— Les billets, s'il vous plaît ?

Un contrôleur passa sa tête par la portière, réclamant pour les poinçonniers, les petits carrés de carton qu'on lui tendait.

— On vous a laissée monter avec cette bête, interrogea-t-il ? Le règlement s'y oppose. Il fallait le mettre au fourgon.

— Mais, monsieur, répondit Mme Balanchard, tout émue, personne ne m'a rien dit, et puis Coco n'est pas gênant, il est si aimable !

— Aimable ou pas, sa place n'est pas ici...

— D'autant plus, ronchonna le commis voyageur qui avait dû interrompre son somme, que ce sale animal nous casse la tête depuis une heure. On ne s'entend plus ici.

Comme pour protester contre cette assertion, le perroquet semblait subitement devenu muet. Accroché par une patte il balançait sa tête de droite et de gauche, hypnotisé par la casquette galonnée de l'employé.

Tout d'un coup, il partit d'un éclat de rire, de ce rire de perroquet si drôle à entendre et qui contraste si singulièrement avec la gravité ordinaire de l'oiseau.

— Ah ! ah ! ah ! s'égosillait-il, semblant se moquer des règlements de la compagnie et de ses agents.

— Il faudra descendre à la prochaine station, Madame, et mettre votre oiseau aux bagages, fit le contrôleur. Cet animal est trop bruyant, il gêne vos voisins.

— Oh là ! là ! c'te g... c'te binette... lança Coco d'un air impassible. Oh là ! là ! c'te g... qu'il a.

Furieux, l'employé disparut.

— Ah ! ah ! ah ! Ah ! là ! là ! c'te g... c'te binette...

— Sale bête, va...

On ne peut pas plaire à tout le monde... Le contrôleur déplaçait à Coco, et Coco venait de déplaquer au contrôleur.

À peine le train-entraînait-il en gare de Mantes, que le vindicatif employé reprenait à la portière qu'il ouvrait toute grande, invitant Mme Balanchard à descendre et à venir s'expliquer au bureau du chef de gare au sujet de la présence subversive de son oiseau dans un compartiment de voyageurs.

Dès qu'il aperçut son ennemi, le perroquet reprit de plus belle le refrain cher à Aristide Bruant et d'une voix claire et puissante, entonna de nouveau : Oh là ! là ! c'te g... c'te binette ! Oh ! là ! là ! c'te g... qu'il a...

Ça ne pouvait pas durer ; le prestige de l'administration allait être compromis irrémédiablement. Les voyageurs s'assassaient sur le quai et plusieurs riaient aux larmes en voyant la mine déconfortée de Mme Balanchard remorquant la cage où Jacquot criait, de plus en plus excité.

Digne et sévère, le chef de gare mis au courant des faits, expliqua à la rentière que le règlement s'opposait à l'admission dans les voitures de tous les animaux dangereux, bruyants et encombrants...

— Et insolents, par-dessus le marché, acheva le contrôleur qui triomphait.

— Oh ! comment dire des choses pareilles : répliqua Mme Balanchard ; un animal si doux et si gentil ! n'est-ce pas, Coco, que tu n'es pas méchant.

— Il est gentil, Coco, oh ! le beau Coco, fit l'oiseau.

— Il est de fait, reprit le chef de gare, qu'il n'a pas l'air féroce en ce moment.

— Tenez, Monsieur, dit la brave dame tout heureuse, parlez-lui vous-même, je suis bien sûre qu'il vous fera bon accueil.

Et comme, souriant, le chef de gare s'approchait demandant : As-tu déjeuné, Coco ? le perroquet, confondant dans la même exécution toutes les casquettes galonnées lança encore une fois : Oh ! là ! là ! c'te g... c'te binette...

On peut être aimable, quoique fonctionnaire ; le fait est rare, mais enfin il a été observé. Cependant il y a des limites à tout. Tolérer qu'un misérable perroquet se gaussât d'un contrôleur de première classe et d'un chef de gare principal, ce n'était plus possible.

— Au fourgon, Madame, au fourgon, faites enregistrer votre oiseau et finissons-en. Le train va partir.

Désolée de se séparer de son pauvre Coco, exposé à la vindicte de ses persécuteurs, capables de lui passer en communication un persil vengeur, Mme Balanchard aimait mieux reprendre le convoi suivant pour Paris et renoncer à sa villégiature.

Elle n'était pas encore au bout de ses peines, car, de plus en plus excité, Coco venait de s'attaquer en passant au gendarme de service et saluait le brave Pandore d'un : Oh ! là ! là ! c'te g... c'te binette..., bien senti.

Dédaigneuse, la force publique haussa les épaules et garda une attitude militaire.

À la sortie du fourgon, Coco ne se connaissait plus et quand le commis d'octroi demanda à Mme Balanchard ce qu'elle avait à déclarer, il ne fut pas peu surpris d'entendre, sortant de dessous un amas de toiles, une voix glapissante qui lui criait :

Oh ! là ! là ! c'te g... c'te binette...

Oh ! là ! là ! c'te g... qu'il a.

Mme Balanchard et Coco ont renoncé tous deux aux voyages. Ne parlez jamais de chemins de fer devant l'une ni de contrôleurs devant l'autre, vous seriez mal reçus, je vous en préviens.

PAUL MAUGER.

MARIAGE PAR ACCIDENT

Il était huit heures du soir.

Tout paraissait calme.

Un jeune homme, élégamment mis, peut-être habillé richement avec des laissés-pour-compte, traversa la rue de l'Arbre-Sec, balançant une canne à pomme d'or.

Soudain, une cloche de bicyclette, comme en ont les vaches, fendit les airs de ses sons alpestres et, montée sur une machine de l'avant-dernière marque, une jeune femme, maigre comme un cep de vigne sans feuilles, déboucha sur la chaussée, rapide ainsi qu'une fausse nouvelle lancée par les gens de la bourse à la Bourse.

Le jeune homme, qui devait être sans doute en état de grâce, continuait bénévolement son chemin sans plus s'inquiéter des avertissements énergiques que lui prodiguait la cycliste.

L'inévitable choc eut lieu entre le piéton trop placide et sa tenace avertisseuse : ils se répandirent consciencieusement à terre. C'était écrit.

Par extraordinaire, un gardien de la paix se trouvait dans les parages, qui avait assisté aux péripéties préliminaires de la pelle. Il accourait maintenant, de son pas réglementaire, le carnet en main, pour verbaliser.

La foule, sortie on ne sait de quelles portes, commençait à entourer les deux acteurs de la scène ; l'agent la fendit, la foule, avec principe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? — demanda-t-il de son regard circulaire.

Une dizaine de voix lui répondirent.

— Taisez-vous ! ordonna-t-il, c'est à la délinquante dont je parle !

Il se tourna vers celle-ci :

— D'abord, vous, vous n'avez pas de lanterne à votre véloce !

L'interpellée se mit à baragouiner des mots qui semblaient mystérieux, cabalistiques et séduisants à l'agent.

— C'est bon ! affirma celui-ci, au poste vous ne ferez peut-être pas la maligne comme ça !

Cependant, le jeune homme s'était relevé, indemne de toute contusion, avec, seulement, une tache de boue au nez. Il regardait, d'un air étonné, sans prononcer un mot, tout ce peuple qui l'entourait, avide d'émotions violentes.

— Est-ce que vous portez plainte ? lui demanda le sergent.

— Non ! articula la victime.

— Ah ! vous faites le loustic aussi !... Que vous vous offrez tous les deux ma tête ?... Oustez suivez-moi !

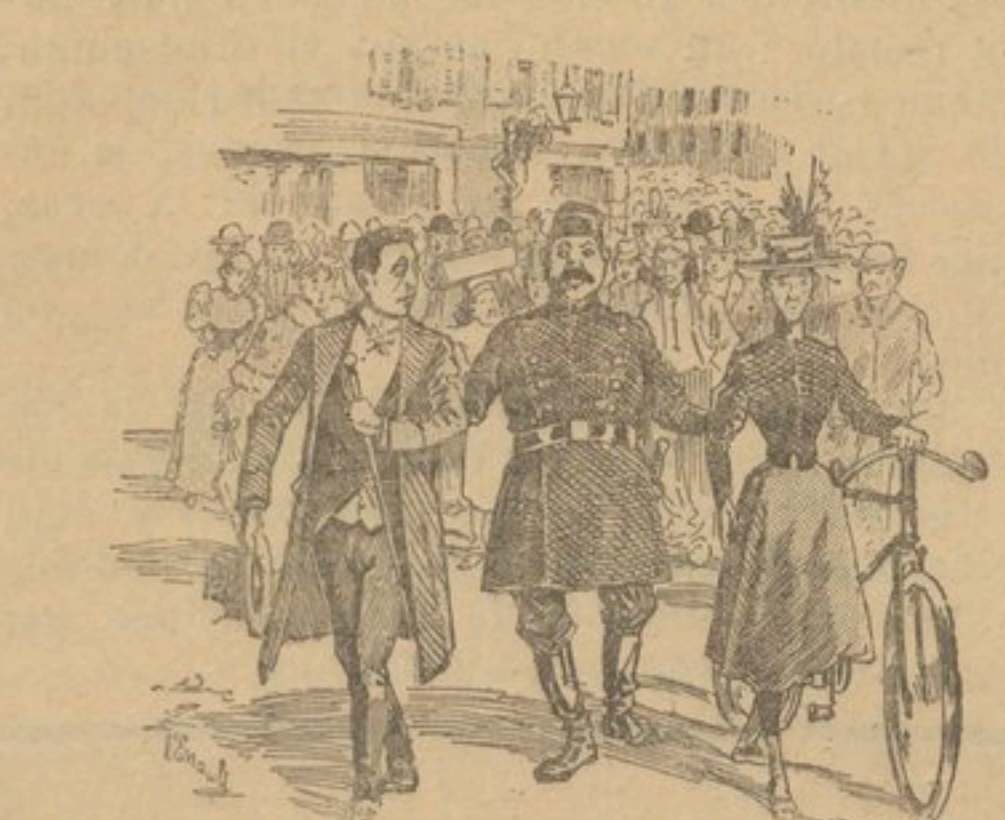
Et les prenant chacun par un bras, il marcha, la tête haute, comme un guerrier qui vient de faire des prisonniers.

La foule grossissant, les suivit en émettant les aphorismes les plus invraisemblables : « C'est un drame de l'adultère ! » — « Non, ce sont deux espions qu'on a surpris en train de prendre les plans de la Tour Saint-Jacques ! »

L'entrée au poste des deux inculpés fit sensation, les gardiens de la paix arrêtaient leur manille, et le brigadier à la figure semée de végétations violacées et tuberculeuses, renifla et dit à l'agent.

— Ah ! ah !... Voilà une bonne pêche, hein.

— Mon brigadier, c'est deux particuliers qui s'a choqués dans la rue de l'Arbre-Sec dont l'une n'a pas de lanterne et l'autre se f...iche de ma fiole



— Je vois ce que c'est, dit sentencieusement le brigadier, c'est un accident... Qu'est-ce qu'ils réclament ?

— Sais pas, on peut pas en tirer un mot.

— Bien... nous allons procéder à l'interrogatoire.

Et il crut assumer la pose d'un juge d'instruction, avec une main avancée comme pour prendre les vers qu'il tirerait du nez des deux interrogés.

— Vous, mademoiselle ou madame, comment vous appelez-vous ?

La jeune femme parla d'une façon aussi incompréhensible que volubile.

— Qu'est-ce que c'est que cette english-là ? s'écria le brigadier.

— Yes, yes, approuva vivement la pédaleuse, english, yes !

— Eh bien ! nous voilà propres avec une mangeuse de plumpudding... Connaissez-vous l'anglais, vous ?

— Non, mon brigadier, dit l'agent, je ne connais que le patois.

— Et le jeune homme, quelle langue parle-t-il ?

— Sais pas, il fait comme les chiens.

Le brigadier fronça le sourcil, se tourna vers celui dont il était question et lui dit sévèrement :

— Voyons, mon garçon, il ne s'agit pas de plaisanter ici... Qu'est-ce que vous réclamez ?

— Hon ! articula l'interpellé.

— Je vous préviens que vous allez passer du rôle de témoin au rôle d'inculpé si vous continuez vos blagues.

Le jeune homme reçut le coup sans broncher. Au bout d'un instant il se contenta de demander par signes, de quoi écrire, puis il consigna en cursive de sergent-major, sur la feuille qu'on lui passa, cette simple phrase : « Je suis muet. »

— Patatras !... il ne manquait plus que ça !

s'exclama le brigadier... Une Anglaise et un muet !

Mais, comme la Providence ne fait jamais les choses à l'aveuglette et qu'elle a, chacun le sait, un faible pour la police, il se trouva que le muet parlait l'anglais couramment. On le pria donc de cumuler l'emploi de greffier interprète avec « son rôle d'inculpé ou de témoin ».

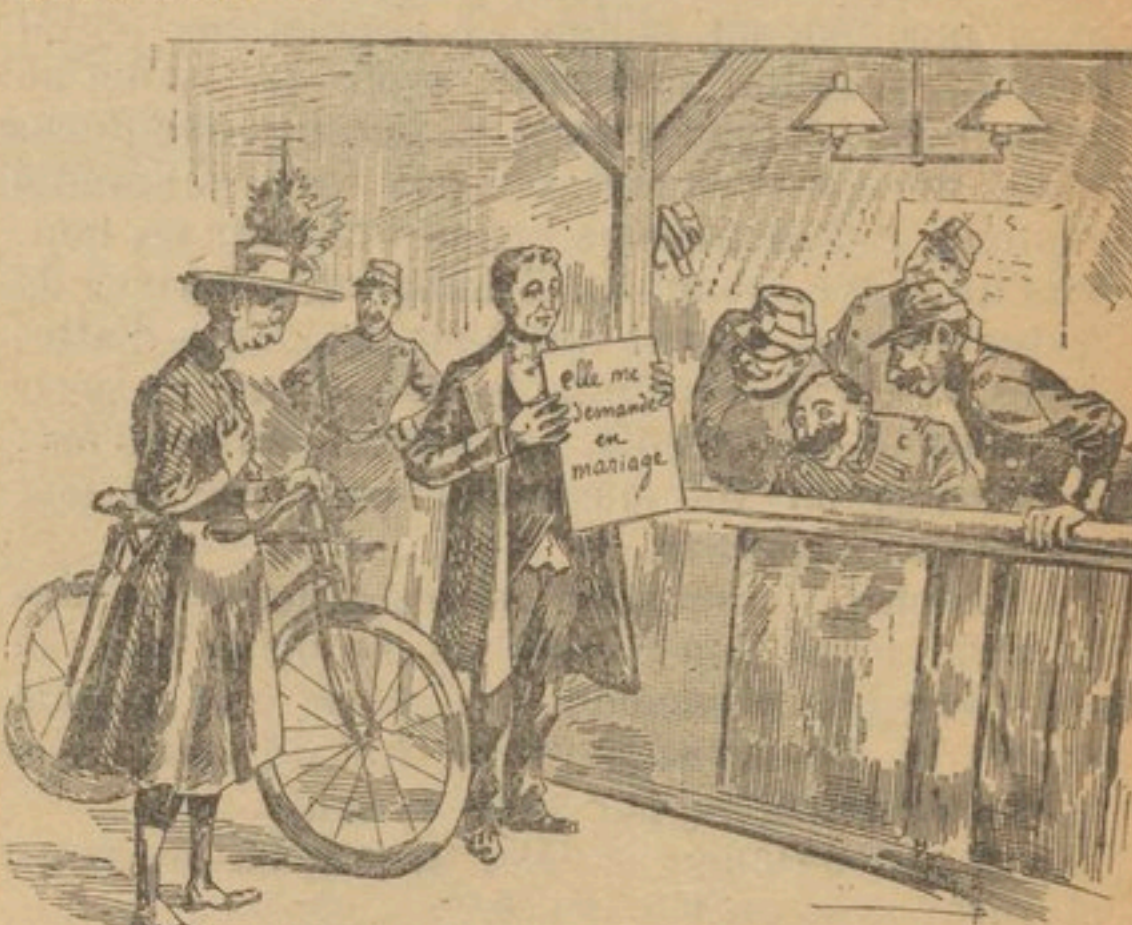
Le poste sut, alors, au moyen d'une correspondance, plutôt compliquée, que le muet, loin de réclamer quelque chose, offrait des excuses à son écardeuse.

Et les choses allaient se terminer comme dans le plus raisonnable des mondes lorsque l'agent s'écria :

— Et la lanterne ?... Qu'est-ce qu'on va lui faire pour la lanterne ?

Mise au courant du délit qu'elle avait commis et de l'amende qu'elle encourait, l'Anglaise sortit gravement son portefeuille de l'endroit où aurait dû être son estomac, prit un billet de cent francs et le tendit au brigadier.

— Elle veut acheter la justice française ! protesta celui-ci.



Il fallut faire comprendre à la coupable que les choses ne se réglent point ainsi.

Fixée sur ce point, elle tendit de nouveau au brigadier le billet de cent francs en offrant d'acheter une lanterne.

— Voilà qu'elle nous prend pour un bazar, maintenant ! s'écria celui-ci indigné.

Toutes les scènes ont une fin et celle-ci se termina à la satisfaction générale. Le sourd-muet et l'Anglaise furent invités à se retirer, ce qu'ils firent sans aucune protestation.

Ils étaient arrivés à la porte, lorsque tout à coup la cycliste fit signe à son compagnon de rebrousser chemin jusqu'au bureau du brigadier. Là, elle reprit la plume et écrivit une phrase rapide.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? questionna le poste tout entier debout et intrigué.

— Ne vous dérangez pas, répondit le muet, elle me demande en mariage !

Toutes les poitrines, sous les tuniques boutonnées, se soulevèrent dans un long éclat de rire.

EDMOND CHAR.

CHASSE AU RHINOCÉROS

— Mazette ! va, murmura M. de Saint-Prix en haussant les épaules et en regardant de loin filer à tire d'aile une compagnie de perdreaux qu'un de ses compagnons de chasse venait seulement d'effaroucher, sans leur faire le moindre mal.

— C'est vrai, opina un troisième chasseur, un vieux à barbe grise dont les petits yeux vifs brillaient sous des sourcils en broussailles. Est-il permis de se servir d'un fusil de cette façon-là !

— Pas de sang-froid, ces jeunes, pas de sang-froid pour deux liards, ils ne peuvent pas attendre que le gibier s'envole pour lui tirer leur plomb, ils le visent au poser et le manquent toujours.

— Que voulez-vous, mon cher Saint-Prix, ça ne vient qu'avec l'âge ces qualités-là. Mais, bah ! la jeunesse a du bon... vous rappelez-vous notre aventure, là-bas, au Zoulouland ? sang-froid et jeunesse, nous avions tout ensemble, en ce temps-là...

— Messieurs, je vous y prends, intervint un quatrième chasseur, vous avez une histoire à nous raconter. Je vous le rappellerai ce soir. Tenez, à vous ce lièvre...

La conversation s'arrêta là, mais quand on fut rentré au château avec un tableau honorablement garni et après un de ces sérieux dîners de chasse auxquels on fait généralement honneur :

— Saint-Prix, notre aimable amphitryon, va nous faire le récit d'une aventure intéressante. Messieurs, commença l'invité du matin, tenez.

— Mais non, mais non, se défendit l'interpellé. Ce n'est pas grand-chose ; du reste mon excellent ami de Beaumont en est le héros bien plutôt que moi, puisqu'il m'a sauvé la vie dans cette occurrence et ce serait à lui de parler, si sa modestie ne l'en empêchait pas, toutefois.

Tout le monde se tut comme par enchantement. On attendait le récit promis.

— Allons, Beaumont, contez-nous l'histoire...

— Si vous voulez, mais je serai bref.

Il y a trente-cinq ans de cela, si j'ai bonne mémoire. Nous étions encore jeunes, Saint-Prix et moi, et en ce temps-là le même goût pour les voyages et les aventures nous tenait tous les deux. C'est ce qui vous explique pourquoi nous nous trouvâmes un beau jour embarqués sur un petit voilier qui faisait le cabotage de la côte d'Afrique.

De but bien défini, nous n'en avions pas. Nous partions pour changer d'air, pour chasser, surtout, à notre aise, sans courir le risque d'être arrêtés à chaque pas par un garde à casquette galonnée, comme c'était déjà un peu l'habitude en France à cette époque.

Notre navire qui avait fait le tour de l'Afrique en doublant le cap de Bonne-Espérance — il n'était pas encore question de l'isthme de Suez — notre navire éprouvait le besoin d'une réparation sérieuse, et pour cela, le capitaine comptait se réfugier dans un des ports de la côte orientale où il resterait quelques mois tant pour remettre son bâtiment en état que pour refaire un peu son équipage fatigué. Ce temps d'escale serait également mis à profit pour procéder à quelques opérations d'échange entre sa pacotille et les marchandises précieuses de l'intérieur, ivoire, ébène, santal, poudre d'or, etc., etc.

Pour nous, nous convînmes de faire une petite excursion jusqu'au Matabéléland où nous devions rencontrer de la grosse bête en quantité, nous affirmait-on.

Munis de provisions de toute espèce, accompagnés d'une vingtaine de Cafres, tant conducteurs de chariots qu'hommes d'escorte en cas de besoin, nous nous mîmes en route en peu de temps.

Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas ce que c'est qu'une marche dans ces conditions, en pays inconnu, au milieu de populations plutôt hostiles. Il fallait vraiment avoir le diable au corps pour se lancer ainsi en pareille aventure.

Je ne vous raconterai pas nos différents exploits, comment nous tirâmes un jour un lion, puis un autre, comment il faillit nous arriver de rester en panne avec nos chariots, faute d'attelages, la terrible mouche tsé-tsé ayant fait périr la moitié de nos bœufs. La soirée ne suffirait pas, il faudrait un volume entier pour enregistrer toutes nos aventures.

L'histoire à laquelle je faisais allusion ce matin avec mon ami Saint-Prix rappelle bien le plus terrible événement qui nous soit jamais arrivé, et c'est vraiment un hasard que nous ayons pu en échapper sains et saufs.

Depuis longtemps le désir nous tenait de nous mesurer avec un rhinocéros.

Plus sauvage qu'aucun des animaux féroces de la zone tropicale, le rhinocéros a le caractère éminemment triste et indomptable. Il affectionne la solitude la plus profonde, aussi ne le rencontre-t-on que dans les forêts les plus discrètes, au bord des rivières ou des marais, dans la vase desquels il aime à se vautrer avec délices.

La force de cet animal est prodigieuse et sa férocité sans égale, quand il est blessé ou seulement agacé. Jamais il ne refuse le combat, quel que soit le nombre des assaillants, et sa terrible corne en avant, il fonce tête baissée contre ses adversaires, élevant et piétinant ceux qu'il peut joindre. Le lion et l'éléphant lui-même comptent avec lui.

Cet animal aux formes si pesantes, à l'air si lourd, si gauche, fait montre quand il le veut d'une agilité étonnante et dépasse en vitesse la plupart des chevaux. Sa charge est irrésistible. A aucun obstacle ne saurait l'arrêter, pas même le feu et les flammes, qui cependant épouvantent toutes les autres bêtes sauvages.

Si j'insiste autant sur le caractère distinctif du rhinocéros, c'est pour vous faire comprendre la répugnance extrême avec laquelle les indigènes de notre escorte nous entendirent parler de cette chasse.

Mais aucune objection n'était capable de faire capituler deux jeunes fous et bientôt, orientant notre route vers un des multiples affluents du Zambèze, nous ne tardâmes pas à entrer dans une région boisée et marécageuse, véritable patrie d'élection des pachydermes qui nous attiraient.

Je passe sur les huit jours de recherches avant lesquels il nous fut impossible de rencontrer le moindre rhinocéros. Enfin, un matin, on nous signala un vieux solitaire dont le repaire se trouvait aux environs de notre petit campement.

Des rabatteurs furent chargés de débusquer l'animal et de le diriger vers nous qui l'attendions de pied ferme, abrités derrière nos chariots, massifs et solides remparts suffisants pour

recevoir le premier choc si, contre notre espoir, nous n'arrivions pas à mettre notre adversaire hors de combat du premier coup.

Vous savez que la peau du rhinocéros d'Afrique a une épaisseur qui défie les projectiles. Je ne parle pas, bien entendu, des balles cylindro-coniques modernes, celles-là en traverseraient bien d'autres, mais de notre temps on ne les connaissait pas.

Nous avions bien des balles de fer, mais ne les ayant jamais essayées sur ce genre de cuir elles ne nous inspiraient qu'une confiance limitée.

Quelques points seulement sont vulnérables dans la carapace du rhinocéros, ce sont les plis de l'épaule, de l'aîne et la peau du ventre. Pour le reste, autant employer des petits pois secs.

Vers six heures et demie du matin, les rabatteurs partirent; trois quarts d'heure après, nous entendîmes leurs cris qui se rapprochaient, puis un bruit comparable à un roulement de tonnerre nous fit tressaillir. L'ennemi n'était pas loin.

Bientôt déboucha dans la clairière un animal énorme, monstrueux, tel que nous n'en avions jamais vu. Un corps massif, soutenu par d'énormes pattes, une tête relativement petite et bestiale, mais ornée de deux cornes superposées, dont la plus grande atteignait certainement près de cinquante centimètres de longueur, surmontée de deux oreilles allongées et droites; deux petits yeux féroces, qui nous cherchaient... Il n'y avait pas de quoi être rassurés, je vous l'assure.

Nous avions déjà, comme je vous l'ai dit, chassé le lion; Saint-Prix et moi étions bons tireurs et à peu près maîtres de notre balle à une cinquantaine de mètres, et cependant, nous nous le sommes avoués depuis, nous n'en menions pas large.

Mais le monstre venait d'apercevoir les chariots. Ces objets inconnus excitèrent aussitôt sa fureur. Tête baissée, il s'élança dans notre direction. C'était le moment de tirer, du moins c'est ce que pensa Saint-Prix, car il lâcha son coup de fusil en visant le défaut de l'épaule.

L'animal fit-il un mouvement, je ne sais, mais la balle n'arriva pas à destination, et avant que mon ami ait eu le temps de recharger son arme, notre première voiture était culbutée d'un formidable coup de boutoir.

J'avais bien, moi, réservé mon coup de fusil pour n'en faire usage qu'à bon escient, mais surpris par l'impétuosité de l'attaque, je venais de perdre l'équilibre et me trouvais engagé sous une des bâches du chariot renversé.

Comme vous le voyez, notre position était assez critique. Pour comble de malheur, ma carabine m'avait échappé des mains dans ma chute et se trouvait presque sous les pattes du rhinocéros acharné après une roue qu'il achevait de démolir à grands coups répétés.

A ce moment, Saint-Prix eut un trait d'audace qui pouvait le conduire à sa perte. Quittant l'abri du deuxième chariot, il s'élança au dehors et tenta de tourner la bête furieuse pour lui envoyer une deuxième décharge à bonne portée.

En effet, sa balle, mieux dirigée que la première, pénétra dans le ventre de l'animal qui poussa un beuglement horrible et se retourna aussitôt.

Le coup n'était pas mortel et Saint-Prix courait le plus grand danger car la brute le chargeait avec une vitesse extraordinaire.

Retourner aux chariots, il n'en était plus temps; d'ailleurs, je ne sais pas trop s'ils auraient résisté à un second assaut. Heureusement les racines géantes d'un baobab voisin rampaient sur le sol et plusieurs étaient si grosses, si enchevêtrées et si élevées au-dessus de la terre, qu'elles formaient en dessous, par places, comme des sortes de niches capables de receler un homme.

Se dissimuler sans retard dans une de ces excavations, une fois son coup lâché, avait été pour lui aussi une heureuse idée, car il y était à peine entré complètement qu'un formidable coup de corne labourait la place occupée par son corps deux secondes auparavant.

Dire la fureur et le désappointement de l'énorme pachyderme devant cette disparition inexplicable de son ennemi, serait impossible. D'effroyables mugissements sortaient de son gosier, capables de glacer le cœur aux plus intrépides, ses petits yeux lançaient des éclairs et toujours, comme un béliar, la terrible corne frappait, faisant voler des morceaux de racines.

Enfin cette diversion hardie m'avait au moins permis de reprendre mon fusil; je fus assez heureux pour loger une balle dans l'oreille du rhinocéros qui, cette fois, chancela, gratta la terre des quatre pieds puis s'affaissa dans une dernière convulsion. Il était mort, bien mort, je m'en assurai après quelques minutes, puis j'aidai mon pauvre ami à sortir de son trou.

Oui, mais ce que ne vous dit pas Beaumont, interrompit l'amphitryon, c'est que, pour arriver à ce résultat, il avait à son tour quitté l'abri et s'était avancé à découvert jusqu'à vingt pas. Si la brute l'avait aperçu, c'en était fait de lui et peut-être de nous deux, car moi j'étais désarmé et dans une position peu avantageuse, j'en conviens. En tout cas, je n'y aurais pas tenu longtemps.

Justement, reprit le narrateur, c'est ce qui prouve que l'adresse et le sang-froid, avec un grain de chance, permettent toutes les audaces.

C'est égal, un instant après, quand les Cafres qui s'étaient retirés prudemment à l'écart pendant toute cette scène, revinrent sur le lieu du combat et aperçurent, étendu, le cadavre du monstrueux animal, ils furent eux-mêmes effrayés de sa taille gigantesque. Il ne mesurait pas



moins de quatre mètres de longueur, sur deux mètres de hauteur.

J'ai encore chez moi une coupe faite avec sa corne principale et montée sur un pied en onyx. Je la garde comme un de mes plus intéressants trophées de chasse.

Le soir, tout le monde se régala avec un rôti succulent de filet de rhinocéros et nous reprîmes le chemin du retour. Un de nos chariots était hors de service tant il avait reçu de coups de corne. Les ferrures étaient arrachées, les roues en miettes, des planches épaisses comme la main avaient été broyées.

Et voilà, Messieurs, conclut le comte de Beaumont, comment on chassait de notre temps. Ce qui n'empêche pas, ajouta-t-il en souriant, qu'on trouve encore aujourd'hui plaisir à fusiller de timides lapins et d'innocents perdreaux.

Le charme en est surtout dans le plaisir d'être réunis avec de vieux amis comme Saint-Prix et ses aimables invités.

A ce compliment, qui sentait son gentilhomme d'une lieue, chacun crut devoir s'incliner, et comme la journée quoique moins agitée que celle dont il venait d'être question, avait tout de même fatigué la plupart des chasseurs, on se souleva le bonsoir et chacun regagna sa chambre pour être prêt à recommencer le lendemain.

LANGLOIS.

VARIÉTÉS

L'alcoolisme chez les animaux

Un certain nombre de signes caractéristiques différencient nettement l'homme des animaux. C'est ainsi que, jusqu'à ces derniers temps, il paraissait jouir seul du privilège peu enviable de s'enivrer et de perdre ses plus belles prérogatives par l'usage de boissons alcooliques variées. Or, cette supériorité même lui échappe et le nombre d'animaux susceptibles de lui disputer la palme dans un concours d'intempérance est, assure-t-on, beaucoup plus grand qu'on ne le supposait au premier abord.

Tout le monde sait que les chevaux ont un certain faible pour le vin et plus particulièrement pour le vin blanc. On communique à certains sujets une endurance exceptionnelle en additionnant leur picotin d'un litre de vin.

C'est un usage qu'on peut regarder comme licite. Mais il y a l'excès.

Un grand nombre de chevaux, à New-York, s'adonnent à l'ivrognerie. Les chevaux des brasseurs, en particulier, sont presque tous de véritables alcooliques. Nourris de malt, ils se passionnent pour la bière, forcent leurs maîtres à leur en donner, engraisent d'un embonpoint maladif, et finissent par succomber à des accès de *delirium tremens*. On cite le cas d'un de ces chevaux qui ne manque jamais de passer devant un cabaret sans s'y arrêter de gré ou de force. D'autres ont l'ivresse si comique, qu'ils sont devenus pour les badauds une source de récréation, et qu'on se cotise, dans les cafés, pour leur offrir la goutte et les mettre en ribote. Les perroquets sont aussi en train de dégénérer sous l'influence de l'alcoolisme. Ceux-là ont, paraît-il, le vin extrêmement spirituel et jovial, de sorte qu'on prend de plus en plus habitude de les enivrer. Les domestiques, d'ailleurs, se chargent de ce soin, à défaut des maîtres. Et l'on s'amuse ensuite des inventions de ces pauvres bêtes, dont quelques-unes, en effet, sont des plus amusantes.

C'est ainsi qu'un perroquet de Norfolk, en Virginie, s'étant grisé au champagne, s'était un jour livré à mille inconvenances dans le salon de la dame à qui il appartenait. « Monsieur, lui dit enfin cette dame, vous êtes ivre; vous feriez mieux d'aller vous coucher! » Après quoi elle le fit porter dans un coin du salon, où il ne tarda pas à s'endormir. Mais voici que, un peu plus tard, un vieil ami de la dame vint lui faire visite. La dame étant sortie, on le fit entrer dans le salon, en le priant d'attendre. Et voici qu'une voix, sortant il ne savait d'où, lui dit avec un accent marqué de sévérité: « Monsieur, vous êtes ivre: vous feriez mieux d'aller vous coucher! » Interdit, le visiteur se leva, empoigna son chapeau et s'enfuit du salon. Et c'est le lendemain matin seulement que la dame reçut une lettre de lui, où il avouait qu'en effet il avait bu, à son dîner, un coup de trop, et s'excusait d'avoir fait sa visite en un tel état, dont il avait espéré, disait-il, qu'on ne s'apercevrait pas aussi facilement.

Des traits d'ivrognerie ont été relevés également chez les corbeaux, les hiboux et, comme on pense, les chiens et les chats. Faut-il dès maintenant appeler sur le progrès de l'alcoolisme chez les animaux l'attention des moralistes, hygiénistes et autres sociologues? Il y a là un symptôme grave, et d'autant plus intéressant que le mal qu'il dénote pourrait peut-être encore être entravé dans sa marche. Mais il est en marche, cela est hors de doute. L'alcoolisme est en train de s'étendre à la nature entière. Ne nous raconte-t-on pas l'histoire d'un poisson nommé Old Tom, qui, dans une petite ville de Pensylvanie, s'est tué spontanément l'année dernière, en se jetant contre une pierre, durant une crise de *delirium tremens*. Un poisson ivrogne! Voilà bien l'un des fruits les plus étonnants de la civilisation!

FEUILLETON

LA CLOSERIE DES AJONCS

PAR

Léon SAZIE

IV (suite).

Enfin, disons le mot, il l'aimait.

Il aimait Anne, à ce point que sa mère, qui avait reçu ses confidences et qui d'ailleurs depuis longtemps connaissait son secret, prit sur elle — malgré la terreur qu'elle éprouvait à le faire — d'aller prier l'amiral de consentir au mariage de son fils avec sa cousine.

On pense quel refus énergique opposa l'amiral à la première ouverture que lui fit sa femme.

— Jamais, moi vivant, mon fils Yves de Rolgoat-Hervenn'épousera la fille de M^{lle} Cancan! Ma chère amie, ne me parlez jamais plus de ça...

Anne, qui voyait son plus beau rêve se briser, dit ce soir-là à Kérouan, au milieu des larmes: — Je resterai chez toi, toujours... On y console toutes les peines.

Mais le lendemain, Kérouan affolé, courait chercher un médecin à la ville.

Anne était prise de fièvre et le délire la tourmentait.

Le médecin, hélas, Kérouan ne le trouva pas. Une voiture en toute hâte était venue le chercher de grand matin pour l'emmener au manoir de Rolgoat, où le fils de l'amiral, Yves, était pris par un mal subit et terrible qui le mettait comme à deux doigts de la mort.

Ce furent alors de longues semaines de mortelles angoisses au manoir et à la closerie des

Ajoncs. Kérouan et l'amiral ne se voyaient plus, un nuage de deuil s'était élevé entre les deux maisons, et l'on attendait dans les larmes que la mort ait fait son œuvre au château et à la chaumière!

Or, un soir, l'amiral, abattu, cherchant à rafraîchir son front brûlant de fièvre, ne quittant pas des yeux la croisée de la chambre de son fils, se promenait dans son parc.

Depuis longtemps il veillait Yves et le mal empirant l'on attendait à tout moment, ce soir, ou demain, une crise suprême, dont l'issue pour personne n'était douteuse, c'était la mort.

Elme de Rolgoat-Hervenn avait blanchi dans ces heures douloureuses où l'on voit son fils s'en aller lentement, emporté par la maladie implacable que l'on est impuissant à combattre.

La science avait fait tout ce qu'elle avait pu. Le reste regardait Dieu!

Et l'amiral sentait Dieu bien loin!

Il pleurait...

Une main tout à coup se posa sur son épaule.

— C'est moi, Elme, dit une voix mouillée de larmes.

L'amiral se retourna.

— C'est toi, Kérouan?

— Oui!... Tu pleures?... Est-ce que ton fils serait plus mal?

— Hélas! Je n'ai plus d'espoir!

— Pauvre ami! soupira le vieux marin.

Et du revers de sa rude main, il essuya ses yeux.

— Mais tu pleures aussi, fit l'amiral qui avait vu son geste, tu pleures?

— Oui... hélas!... moi non plus... de mon côté... je n'ai plus d'espoir!

— Plus d'espoir?

— Non, Anne se meurt...

— Aussi?... De quoi?

— De ce mal mystérieux qui va emporter ton fils!

L'amiral ne dit plus mot.

Les deux vieillards demeurèrent ainsi, tout

seuls, dans la nuit de ce parc silencieux, pleurant maintenant sans chercher à se contenir, à cœur libre, tandis qu'au loin la mer battait les rochers faisait entendre sa voix pareille à une plainte incessante, et se mêlait à leur douleur immense.

Kérouan reprit enfin la parole.

— Vois-tu, Elme! fit-il docilement, il ne faut pas aller contre la volonté du ciel.

— Je courbe la tête sous la terrible fatalité, mon ami, tu le vois, et moi l'homme de guerre, le marin à rude cuirasse, le marquis de Rolgoat-Hervenn, l'impassible au plus fort du péril... tu le vois... je pleure comme un enfant.

— Tu me comprends mal, Elme, reprit doucement Kérouan, quand je dis qu'il ne faut pas aller contre la volonté du ciel, je veux dire que nous devons faire ici-bas ce que là-haut Dieu a résolu.

— Explique-toi, Kérouan.

— Tu m'écouteras alors sans colère, sans m'interrompre... tu m'écouteras jusqu'au bout!

— Oui, parle... je suis prêt à tout faire pour sauver mon fils.

— Le sacrifice ne sera pas grand... Ecoute-moi: Quand Anne est née chez moi...

L'amiral l'interrompit vivement:

— J'ai défendu, s'écria-t-il, qu'on me parlât de cette fille.

Avec douceur, Kérouan lui dit:

— Tu viens de me promettre de m'écouter jusqu'au bout sans colère et tu me coupes la parole des premiers mots... Dois-je continuer? Elme de Rolgoat fit un effort, se domina et répondit:

— Oui, parle, puisque j'ai promis de t'entendre.

Je t'écoute...

Ce qu'a voulu Dieu!

Kérouan reprit:

— Quand Anne est née chez moi, à la Closerie des Ajoncs, tout près de ton manoir de Rolgoat, celui qui de là-haut règle tous les événements

se passant sur terre, y était pour qu'elle chose... crois-moi bien.

— Où veux-tu en venir?

— A ceci... tu avais un frère... ce fut un grand coupable... j'en conviens... Il a été une des causes du plus grand malheur de ta vie... je suis d'accord avec toi sur ce point. Mais qui te dit à toi... que ce malheureux ne s'est pas repenti... n'a pas voulu racheter ses fautes avant de mourir?

— Il n'a jamais fait voir qu'il se repençait! Pourqu'on n'est-il pas venu à Rolgoat?

— Il a eu peur de toi... tu es si sévère, si austère... eh bien, je puis te le dire... car tu m'as promis de m'écouter jusqu'au bout... ton frère a mérité ton pardon...

— En quoi faisant?

— En travaillant.

— A quoi?

— Après avoir essayé bien des métiers, il avait fini par être admis comme chauffeur dans une usine.

C'est devant sa machine qu'il gagnait son pain et — tu m'écouteras sans m'interrompre — celui de sa femme.

— La danseuse M^{lle} Cancan! — s'écria l'amiral.

— Il n'y avait plus de M^{lle} Cancan depuis longtemps.

— Cependant celle qui est venue chez moi me braver... me réclamer la part de l'héritage qui revenait à son mari!

— Laisse-moi achever... M^{lle} Cancan, à la suite d'une chute, dut quitter la danse... La souffrance, le chagrin la misère la vieillirent aussitôt... Si tu l'avais bien regardée, Yves, au lieu de la reconnaître, seulement, tu aurais vu sur son visage flétri, les traces de bien des souffrances, bien des pleurs... elle a racheté, elle aussi, sa vie passée.

— Parbleu! — s'écria l'amiral — quand le diable devient vieux, il se fait...